

Lectures

Numéro 22, février–mars–avril 1986

Racontez-moi l'histoire!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20450ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1986). Compte rendu de [Lectures]. *Nuit blanche*, (22), 66–69.

LECTURES



Robert Mandrou
DE LA CULTURE POPULAIRE
AUX 17^e ET 18^e SIÈCLES
Imago, 1985, 16,50 \$

Voici donc la troisième édition de cet ouvrage désormais classique sur la culture populaire, et comme il arrive souvent aux textes précurseurs, la lecture s'en révèle quelque peu décevante en regard de toutes les recherches qui s'en sont inspirées.

Que trouve-t-on ici? Non pas un portrait de la culture populaire dans tous ses aspects, mais une description de la littérature de colportage dans la France des 17^e et 18^e siècles. Ces petits livres, vendus à un ou deux sols et qui ont fait la fortune de leurs éditeurs constituent probablement le premier exemple de *culture de masse*. Mandrou tente de dresser l'inventaire de ces petits livres bleus: romans, traités de magie, contes et légendes, paroles de chansons à la mode et surtout almanachs. Il nous en présente les thèmes et les rengaines avec, en prime, quelques extraits; malheureusement il s'avance très peu dans l'interprétation et l'analyse, sauf, comme on en est à la troisième édition, pour pourfendre ses détracteurs. Cette polémique, même si elle apporte quelques précisions intéressantes, agace et n'approfondit que peu l'analyse; l'ouvrage dans l'ensemble demeure très descriptif.

Malgré tout, l'ouvrage mérite qu'on s'y arrête, surtout si on s'intéresse à la culture populaire ou à la culture de masse... on voit comment s'amorce le passage de l'une à l'autre, ce que la culture de masse retient de la culture populaire et comment dès ses premiers balbutiements elle s'en tient à distraire et évite soigneusement toute question polémique, toute allusion politique. ■

Andrée Fortin

Catherine Decours
LA LETTRE À ALEXANDRINE
Olivier Urban, 1985

En se substituant à celle qui a poignardé le citoyen Marat dans son bain, Catherine Decours nous livre une confession dans la langue et le style de l'époque. Cette lettre fictive de Charlotte Corday à sa meilleure amie, c'est le bilan d'une vie. Un bilan honnête, par une femme qui n'a plus rien à se cacher, puisqu'elle sera incessamment guillotinée.

Charlotte remonte le cours de sa vie et tente de justifier son geste et de comprendre comment elle a pu se sentir investie d'une mission quasi divine: sauver la France et la Révolution, c'est-à-dire débarrasser le peuple de Marat le tyran sanguinaire. Le ton intimiste nous per-

met de sentir le vent de folie et d'anarchie qui agite la France révolutionnaire. L'auteure décrit la Révolution au jour le jour, telle que la population de Caen en Normandie la vit, au fil des décisions arbitraires et contradictoires dont dépend son sort.

Catherine Decours démonte les complexes mécanismes sociaux qui mènent à la violence collective. Elle révèle la partie cachée des faits historiques par le regard de Charlotte qui, dissimulée derrière les rideaux, observe les effets des décisions du comité révolutionnaire. Elle décrit l'évolution de cette jeune fille que la Révolution a expulsée du couvent. Éprise de démocratie et de justice à la manière des Anciens, Charlotte croit en la révolution, comme en font foi ses lectures et ses inlassables discussions avec le domestique de sa tante, ancien étudiant de droit qui assiste aux réunions des différents comités qui se sont formés à Caen. Charlotte suit de la province l'actualité politique mouvementée de Paris.

Dégoûtée de Marat qui mettait en péril la vie du peuple et trahissait la cause de la révolution telle qu'elle la concevait, Charlotte Corday est allée au bout de ses convictions et s'est sacrifiée pour la Patrie. Elle avait 25 ans! ■

Lise Barrette



Tch'en Ki-ying
L'INNOCENT DU VILLAGE-
AUX-ROSEAUX
Aubier Montaigne,
1984, 14,95 \$

Voici une belle chronique de la vie d'un village du nord de la Chine entre la Révolte des Boxers (terme d'origine occidentale; il faudrait plutôt traduire le terme chinois par *Légions de la Concorde et de la Justice*), au début du siècle, jusqu'à l'arrivée au pouvoir des communistes (1949). Un village comme il y en a depuis des millénaires partout dans le monde: la misère, la famine, les calamités naturelles, la guerre. Une hiérarchie: les démunis de tout, ceux qui ont un bout de terre, le lettré qui dirige le village. Un gouvernement qui s'incarne dans le percepteur d'impôts doublé du policier. Des mœurs si anciennes qu'elles prennent le visage de l'éternité: les pieds bandés des femmes, les marieuses officielles, les concubines des mieux nantis. Des bons, des moins bons, des salauds, un crétin. Au-dessus de tous, familiaux, utiles ou menaçants mais toujours puissants: les dieux.

À travers la vie de l'idiot du village, Conforme-à-tout, homme à tout faire, géant débonnaire qui subit tous les coups sans jamais les rendre, on voit se succéder les régimes: la mise à sac du village par les troupes des *Légions*, (Conforme-à-tout est un des leurs que le village va récupérer), la chute de la dynastie mandchoue



et la naissance de la République (1911), les Seigneurs de la guerre, le Kuomintang (1927), l'invasion japonaise de 1937, la victoire communiste. Le mépris qui accable Conformance-tout le transforme en héros sous le régime communiste, qui voit en lui l'incarnation du Proletariat. Le Parti l'utilise pour mettre en place son pouvoir puis le rejette et le met à mort. Ce livre est écrit par un Taïwanais qui règle ses comptes avec le régime honni du continent. Après tout, si Mao fut reçu en Libérateur, combien de Chinois pourraient reprendre la maxime de Luxun, écrite sous Jiang kaishi (Tchang Kai-shek): «... Les Chinois n'ont jamais obtenu qu'on leur concède la qualité d'être humains, tout au plus ont-ils pu se hausser jusqu'à une condition d'esclaves et il en va encore de même aujourd'hui... La façon la plus simple et la plus adéquate de décrire l'histoire de Chine serait de distinguer entre deux périodes:

1. les périodes où le peuple souhaite en vain pouvoir jouir d'une stable condition d'esclaves;
2. les périodes où le peuple obtient pour un temps de jouir d'une stable condition d'esclaves.

L'alternance de ces deux états constitue ce que nos anciens lettrés appelaient le *cycle du chaos et de l'ordre*. Ce roman, écrit en 1951, devient prophétique. ■

Raymond Morel

Régine Deforges LE DIABLE EN RIT ENCORE Ramsay, 1985, 16,95 \$

Grande passionaria de l'érotisme joyeusement vicelard, Régine Deforges eut vécu à une autre époque que son discours aurait sans doute été plus articulé. Malheureusement tributaire de la tiédeur métaphysique de l'époque, madame Deforges s'est consacrée à la défense du porteur-jarretelles et du talon aiguille. Il est vrai que la vie de cette éditrice de livres pornos n'a pas toujours été facile: procès multiples, faillites et attaques virulentes de part et d'autre. Aujourd'hui toutefois, la dame est une célébrité: ce qui tendrait à prouver qu'en plusieurs femmes sommeille encore la nostalgie du slip perdu et de la saillie à la hussarde, et qu'avoir la patience de le leur répéter ad nauseam peut s'avérer payant.

Histoire de démontrer que la pornographie n'est pas masculine mais n'a, en réalité, qu'un seul sexe et un seul imaginaire — les siens propres —, la dame s'est également faite auteure. Puis, sans doute satisfaite de la respectabilité acquise avec la gloire, elle a rédigé pour nous une trilogie, *La bicyclette bleue*, qui nous replonge dans les affres de la Deuxième guerre mondiale, et dont le cycle se clôt avec *Le diable en rit encore*.

Nous sommes en 1944. Par le biais d'une héroïne, Léa, Deforges nous donne à voir les deux dernières années de cette guerre atroce: la Résistance, les tueries, les règlements de compte. Dans la France occupée, la vie quotidienne prend figure d'épopée et de cauchemar.

Le sujet n'est certes pas d'une originalité débordante. Toutefois, madame Deforges a l'écriture dynamique et prouve ici qu'elle est bonne romancière: de l'action dont la dureté est quelque peu nuancée par le regard féminin, de la psychologie et juste assez de sexe pour rendre le tout comestible. Là-dessus cependant, ce n'est pas R.D. qui nous débarrassera des archétypes:

Aucun doute là-dessus, c'était une vraie femme, comme il les aimait, à la fois libre et soumise, coquette et naturelle, courageuse et faible, gaie et mélancolique, sensuelle et pudique. Et je vous passe les fois où l'héroïne, en proie à la violence, pour ne pas dire à la fureur dévastatrice du désir, «s'offre», «s'ouvre», «se donne», etc. Il est vrai que le sexe a autant de limites dans la posture que dans le vocabulaire... ■

Francine Bordeleau



Larry Collins FORTITUDE Robert Laffont, 1985, 18,95 \$

Aimez-vous l'histoire, les échecs et le poker? Si oui, *Fortitude*, le plus récent roman de Larry Collins vous captivera. Voilà un roman historique mené de main de maître par le co-auteur, avec Dominique Lapière, de quelques-uns des grands best-sellers des deux dernières décennies: *Paris brûle-t-il?* (1964), *O Jérusalem* (1971), par exemple. Cette fois-ci, Collins fait cavalier seul mais l'on peut supposer, compte tenu de l'envergure de l'ouvrage, qu'il a eu de nombreux collaborateurs.

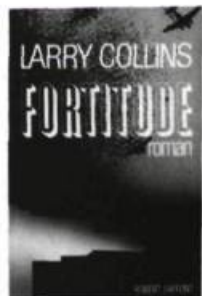
Nous voici à Londres en 1943 avec Winston Churchill, son état-major et les stratèges du S.O.E. (le *Special Operation Executive*) en train de mettre sur pied *Fortitude*, un plan qui vise à tromper l'ennemi. Dès le départ, on sait déjà que Churchill l'emportera. Ce qui surprend, c'est de savoir qu'en juin 1944, au moment du débarquement, Hitler disposait de forces suffisantes pour repousser facilement les forces alliées. Il fallait donc jeter le doute dans le Haut-Commandement allemand, intoxiquer son service de renseignements, faire croire à une gigantesque armée basée en face de Calais. Pour cela, on a multiplié les leurres, les baraquements de carton et les simulateurs de chars d'assaut.

L'auteur utilise la fiction pour masquer la vérité. Cette magnifique Catherine Pradier, citoyenne britannique ayant grandi en France, qui va devenir un des agents les plus efficaces du S.O.E., n'a pas réellement existé. Qu'importe: elle est crédible. Elle est cette «fortitude», cette force d'âme. Alors que par le passé, la guerre avait surtout été une affaire d'hommes, voici qu'on confie aux femmes des tâches bien étranges.

Cette guerre aura marqué un point tournant dans l'histoire humaine, d'abord parce qu'elle a directement impliqué les femmes, ensuite parce qu'elle a touché, fauché des millions d'individus, des soldats, bien sûr, mais aussi des millions de vieillards, de mères et d'enfants sans armes.

Fortitude illustre l'apparition de la «désinformation». Le roman n'est donc qu'un prétexte pour illustrer le raffinement et la complexité du travail des agents secrets, leur formation, leurs ressources, leurs équipements, leurs codes. *Fortitude* fourmille d'espions, d'agents doubles et même d'agents triples. Le va-et-vient entre l'Angleterre, la France et l'Allemagne demeure constant, si bien qu'avec l'introduction jusqu'à la fin de nouveaux personnages aux allégeances confuses, on risque de s'y perdre.

Les coûts de la victoire alliée ont été énormes en matériel de guerre mais surtout en vies humaines. Collins laisse entendre que les 48 premières heures du débar-



quement de Normandie se sont volontairement déroulées dans le désordre, la confusion et la mollesse, que tout cela respectait le plan. Des dizaines de milliers de soldats auraient donc été sacrifiés pour permettre cette mise en scène, pour peut-être en épargner des centaines de milliers d'autres. Ce livre risque donc de déplaire à ceux qui se sont fait une certaine idée de la guerre et parmi eux les derniers grands acteurs de ce drame, qu'ils soient allemands, français, britanniques, américains, canadiens ou autres. Certains veulent emporter leurs secrets dans leur tombe. Collins vient jouer au trouble-fête. Il soulève le couvercle d'une marmite qui pue... Il ne doit pas se faire que des amis.

Pour l'écrivain qui situe son roman au XII^e ou au XIX^e siècle, les risques de se faire des ennemis sont minimes: un anachronisme agacera quelques spécialistes ou critiques littéraires. Que l'auteur prête à tel personnage historique des propos ou des intentions discutables, qui parmi les descendants, si descendants il y a, ira jusqu'à entamer des poursuites judiciaires? Mais pour le romancier qui fait œuvre historique à même notre siècle, les risques sont grands. Larry Collins a accepté de les courir. ■

Julien Couture



Françoise Chandernagor
ALLÉE DU ROI
Press Pocket n° 2227, 1984

Qu'il est passionnant de s'enfoncer dans un roman historique lorsque ces trois ingrédients sont réunis: un personnage, que dis-je un *destin* exceptionnel, une recherche historique minutieuse et foisonnante et, enfin, un écrivain empathique, savant et talentueux.

Quand ce pari est tenu, on se console aisément des chicanes d'historiens. On pourrait en effet ergoter sur la valeur du genre littéraire, celui-ci affichant un parti pris qui répugne généralement à la bonne conscience historienne. Mais, qu'à cela ne tienne, les qualités du roman compensent bien souvent ce supposé manque de distance, si périlleux sur le plan scientifique. Après tout, l'histoire elle-même n'est-elle pas, en définitive, lieu de choix et d'interprétation? Bien malin qui prouverait le contraire. Reconnaisant la fragilité des résurrections, tout est alors affaire de mesure et de jugement, pour autant qu'une passion puisse être raisonnable.

En ce qui concerne l'ouvrage de Françoise Chandernagor, il est au-dessus de tout soupçon: son avant-propos situe les références, explique les choix retenus, informe le lecteur que chaque chapitre comporte des notes précisant les sources documentaires utilisées ou identifiant, le cas échéant, les passages où l'imagination a dû suppléer au manque d'information. C'eût été faire injure au siècle de Louis XIV en vérité, que de laisser la passion trahir la raison en cette matière.

Mais alors, où joue donc cette passion qui transpire de toutes les pages? et de quelle nature est-elle? Le roman historique est souvent perçu comme un loisir de dilettante, sinon comme une déviation. Genre bâtard, ni fiction véritable, ni transposition directe de fantasmes, ni recherche formelle, il avoue d'emblée son prétexte, il n'est que prétexte. Le reste vient par surcroît, quand une véritable rencontre a lieu entre les personnage et l'écrivain.



Le prétexte ici, c'est de montrer l'envers du décor du siècle de Louis XIV, c'est de dévoiler la place qui était faite aux femmes dans cette France-là, de porter un regard critique sur l'éducation des enfants, de démystifier la vie de courtisane. Mais ne cherchons pas ici de thèse savamment débattue. La rencontre entre Chandernagor et Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon, est tellement profonde que la première cède toute la place à la seconde, faisant par là-même la plus belle démonstration de son talent.

Entre les éléments connus de la vie de Madame de Maintenon — sa naissance modeste, son premier mariage avec Scarron, ses démêlés avec la Montepan, son ascendant sur son souverain, la création de St-Cyr — Françoise Chandernagor renoue un fil conducteur fait d'intelligence et de détermination, de fatalisme et de solitude, de dévouement et d'amour frustré. Jamais avant ce jour, Françoise d'Aubigné n'avait reçu un tel témoignage d'amour, empreint d'un respect qu'on ne lui a pas véritablement accordé de son vivant. Prix des Ambassadeurs en 1981, *L'allée du Roi* figure certainement parmi les très grands romans historiques écrits au XXI^e siècle. ■

Denise Pelletier

Ian Watson
LE VOYAGE DE TCHEKHOV
Denoël, Présence du futur
n° 404, 1985, 7,50 \$

Les questions que l'on peut poser à la science-fiction pour tenter d'en dégager à la fois la spécificité (*spacificty*?) et la littérarité — il y a de ces gens à l'appétit robuste! — exposent les procédés narratifs et descriptifs à des remises en cause, du moins dans leur façon de porter l'imaginaire. Les problématiques à caractère politique ou esthétique qui en résultent me semblent alors avoir plus de pertinence que les sub-supraprotokinétopiques questions de quinquillerie dans lesquelles on enferme la sf — quand elle ne s'en est pas elle-même chargée, il est vrai. Peut-être serait-il bon, de temps à autre, de la tenir pour de la littérature, pour une *machine* mais une machine rhétorique dont on astiquerait les métaphores, plutôt que pour une maquette dans le chic catalogue Galaxeaton.

Chacun sait par exemple que dans les romans classiques on parle de l'avenir au passé simple, ce qui est en soi un paradoxe alléchant quand on décide de passer la science-fiction à la moulinette de l'Histoire. Et si ça ne suffisait pas, les lecteurs historiens sont priés de réserver leurs places pour le prochain départ de la machine à voyager dans le temps: la vue sur les paradoxes est imprenable.

Ian Watson y a pourvu dans *Le voyage de Tchekhov* en jouant sur les thèmes canoniques et en profitant des coïncidences qui, pour peu qu'on s'amuse à en tenir compte, surgissent de partout — la plus amusante peut-être consistant à lire le roman en cette année Halley. On sera d'abord frappé par le ton remarquablement différent de l'anti-soviétisme primaire qui sévit dans notre tranche temporelle à nous, dans les journaux, sur les patinoires ou dans les conversations balayées ces semaines-ci par le vent de l'Arctique. On sera ensuite conquis par l'habileté de Watson à jouer sur les différentes strates du

temps que des expérimentations mettent soudain en parallèle, le temps d'une comète. Et quand ce répertoire d'astuces est épuisé, il reste le personnage de Tchekhov, Anton Pavlovitch, lancé dans ces steppes asiatiques boueuses, glaciales — et infestées de bibittes, comme si ce n'était pas assez. Cette aventure grandiose est relatée par le myope Anton dans une suite de pastiches traversés par le fatalisme russe qui a tenu lieu de romantisme dans cette Europe de loin. Et comme si on lisait les grands Russes d'il y a cent ans, on est saisi par le lyrisme *qui vient du froid*; atavisme pour atavisme, on se prend à rêver que pendant une semaine, rien qu'une, nos éditorialistes s'appellent Gogol et Dostoïevski, nos goaleurs Tretiak. ■

Gilles Pellerin

Mika Waltari L'ESCHOLIER DE DIEU Olivier Orban, 1985, 17,95 \$

Après avoir fait revivre le monde antique dans *Sinouhé l'Égyptien*, *L'Étrusque* et *Le secret du Royaume*, Mika Waltari se tourne, avec ce nouveau grand roman historique, vers son propre pays, la Finlande. C'est là que naît, au tout début du XVI^e siècle, Mikaël, futur *escholier de Dieu*, qui nous livre le récit de sa jeunesse aventureuse à travers une Europe déchirée par les guerres, les ouragans de la Réforme protestante et les flammes de l'Inquisition.

Ayant déjà frôlé la mort dans les coulisses de la lutte que se livrent le roi Christian du Danemark et les Suédois, Mikaël quitte son pays pour aller à la conquête du savoir, à l'université de Paris. Se destinant aux ordres, il y étudie la théologie. Mais les idées humanistes ne tardent pas à semer le doute dans son âme de catholique et, lorsque l'Inquisition, après d'atroces tortures, condamnera au bûcher son étrange épouse, Barbara, Mikaël jurera une haine sans merci à la Papauté.

Il se joint alors aux paysans réformistes allemands qui se soulèvent contre l'Église et leurs seigneurs et mettent le pays à feu et à sang. Lorsque ceux-ci sont écrasés, Mikaël réussit à échapper au massacre et s'enrôle dans les armées de Charles Quint. Il assistera, horrifié, au sac de Rome, en 1527.

Dans la suite de *L'Escholier de Dieu*, *Le serviteur du Prophète*, paru à la fin de 1985 chez le même éditeur, on retrouvera Mikaël, converti à la religion musulmane, apprenant le Coran à la mosquée d'Alger.

Mikaël, le jeune Finlandais ballotté à travers l'Europe, c'est un peu Candide qui traverse, ahuri, ce monde de fureur et de sang. Un monde que le grand savoir historique de Mika Waltari sait rendre passionnant et authentique.

Comme dans tous les grands romans historiques, on est fasciné par la somme de connaissances et la compréhension intime de l'époque que doit posséder l'auteur pour nous entraîner de façon aussi convaincante et captivante dans les remous de l'Histoire. Marguerite Yourcenar nous en avait déjà donné un exemple magistral dans *Les mémoires d'Hadrien*, et aussi dans *L'oeuvre au noir*, que n'est d'ailleurs pas sans évoquer *L'escholier de Dieu*: l'époque et les événements traversés par Xénon et par Mikaël ne sont-ils pas les mêmes? ■

Vonik Tanneau

Yvette Naubert LES PIERREFENDRE CLF, 1972, 1975, 1977

La trilogie des *Pierrefendre* d'Yvette Naubert est parue entre 1972 et 1977. L'auteure est morte en 1982. Le silence sur cette œuvre publiée au Cercle du Livre de France demeure mystérieux. Disons simplement que les féministes n'auront pas été tendres pour les écrivaines nées avant le mouvement des femmes. Voilà tout de même une saga familiale qui vaut la peine d'être relue.

Le premier tome, *Prélude et fugue à tant d'échos*, met plus particulièrement en scène François et Françoise Pierrefendre, jumeaux à la recherche d'une identité. François rêve de faire naître un pays québécois, Françoise se demande si l'enfant qu'elle porte mérite la vie. Autour d'eux des personnages forts et faibles. Des parents silencieux qui cachent des vérités que les enfants connaissent. Des amours torturées, sans bonheur, une guerre qui a emporté un homme qui hante la mémoire du père et de la mère. Des immigrants qui arrivent au Canada et qui vivent à leur manière le duel linguistique de notre pays. L'histoire d'une famille, c'est l'histoire d'une série de nœuds avec lesquels s'amuse chaque génération.

Le deuxième tome *Concerto pour un décor et quelques personnages* présente une autre branche des Pierrefendre, un peu moins intellectuelle. L'été on se retrouve dans un chalet pour les vacances. Et bien sûr on essaie d'y oublier qu'on doit vivre ensemble, que des tas de souvenirs viennent briser la tranquillité du paysage. Gérard pense à une vieille maîtresse, Marthe (sa femme) fume ses cigarettes en discutant avec sa propre mère. Daniel le fils joue à l'amour et rêve de devenir une vedette de hockey, Marie sa sœur revient d'Europe, elle est actrice, au désespoir du père. Micheline se cache dans les bois, elle est trop jeune pour la vie. Mais elle sait tout. C'est la mémoire du passé qui hante tout le monde, qui permet aux nœuds de ne jamais se défaire. Et comme le Québec se peuple lentement, d'autres chalets sont construits autour de celui des Pierrefendre. Fini les cachettes... d'autres aventures viendront briser la famille.

Dans le troisième tome, *Arioso sans accompagnement*, Micheline la petite fille du tome 2 a grandi. Elle est dans l'avion qui lui permet de fuir le Québec avec six heures devant elle pour faire un dernier bilan. «La libération ne peut venir que de soi» pense-t-elle. Une femme écoute d'une oreille distraite son récit. Micheline est seule, mais elle amène avec elle la lourde histoire de sa famille. On ne réinvente pas sa vie sans faire le ménage. On ne fait pas le ménage sans exaspération.

Yvette Naubert dans cette trilogie avait réussi à faire la preuve qu'une famille a du souffle. Nous en manquons quand nous refusons de lire ce que nous avons écrit. ■

Marc Chabot

Prélude et fugue à tant d'échos. CLF, 1972, 5,95 \$;
Concerto pour un décor et quelques personnages. CLF, 1975, 10,95 \$;
Arioso sans accompagnement. CLF, 1977, 10,95 \$.

